

SCHERLINCK (Jean-Désiré), Capitaine de la Force publique (Ninove, 6.8.1864-Berchem-Anvers, 4.10.1910). Fils de Constant Scheerlinck et de Mélanie Jaspert.

Enfant de troupe, il entre à l'armée comme caporal le 11 avril 1881. Il devient successivement sergent le 6 novembre 1881, sergent-fourrier le 11 mars 1882, sergent-major le 1^{er} avril 1883, adjudant sous-officier le 18 avril 1886. Il est nommé sous-lieutenant au 7^e régiment de ligne le 27 décembre 1886. Admis en qualité de sous-lieutenant de la Force publique le 5 août 1890, il s'embarque le même mois à Flessingue pour le Congo. En Afrique, il devient adjudant-major le 2 octobre suivant et lieutenant de la Force publique le 27 novembre 1891.

Le 31 mai 1892, il rejoint, au camp de Lusambo, Dhanis, qui y rassemblait des troupes pour pénétrer au Katanga, province incomplètement soumise, malgré l'expédition récente de Paul Le Marinel. Les événements qui allaient se succéder sur le Lomami et le Lualaba, à hauteur du Maniema, allaient modifier complètement ces projets. Dhanis se trouve d'abord constraint de marcher contre le sultan indigène Gongo Lutete, établi à N'Gandu sur le Lomami et qui venait de se révolter à l'instigation des Arabes. C'est en rentrant à Lusambo, après l'avoir mis en déroute et lui avoir fait de nombreux prisonniers, qu'il y trouva Scheerlinck. Gongo, offrant de se soumettre, Scheerlinck fut chargé par Dhanis de se rendre avec Duchesne et 80 soldats à N'Gandu, d'y construire un poste et d'amener Gongo à participer avec ses forces à l'expédition du Katanga, toujours envisagée. Après dix-sept jours de marche, Scheerlinck arrive chez Gongo le 20 août 1892, s'abouche avec lui et commence à établir un poste dominant dont Duchesne prendra plus tard le commandement. Le 13 septembre, Dhanis lui-même arrive, accompagné du Dr Hinde et de Prégaldien. Le 23, Scheerlinck part avec eux pour Lupungu, situé sur la ligne de faite Lomami-Lubilash, où, depuis quinze jours, de Heusch et Cercel étaient occupés à la fondation d'un autre poste.

C'est de Lupungu que Scheerlinck partit un peu plus tard avec le Dr Hinde et une force de 112 fusils pour descendre la vallée du Lurimbi, affluent de gauche du Lomami. Il était parvenu le 22 octobre à Kolomoni, bourgade située sur cette rivière à une soixantaine de kilomètres du Lomami, lorsqu'il reçut, par des courriers arabes venant du Maniema, une première lettre du sergent De Bruyne, adjoint du lieutenant Lippens, commissaire de district à Kassongo. Cette lettre donnait les premières nouvelles de l'insurrection arabe au Maniema, du massacre de l'expédition commerciale Hodister et de l'emprisonnement, à Kasongo, de Lippens et de De Bruyne. Elle apprenait que Sefu marchait à la tête de 10.000 hommes sur le Lomami, pour forcer le passage et fondre ensuite sur les troupes de l'Etat. Coup de tonnerre qui devait changer brusquement toutes les dispositions prises par Dhanis et le détourner du Katanga en l'obligeant à faire face à la menace arabe.

Scheerlinck comprend aussitôt qu'il s'agit de gagner du temps et d'empêcher les Arabes de franchir le Lomami en établissant des postes aux points de passage obligés. Il répond à De Bruyne par l'intermédiaire du messager de Sefu. Il annonce qu'il partira le lendemain pour N'goï Moyassa, au confluent du Lurimbi et du Lomami, et qu'il y attendra Sefu pour conférer avec lui. En même temps il appelle à lui de Heusch, resté à Lupungu, lui demande d'amener au plus vite toutes ses forces disponibles et envoie un courrier rapide à Dhanis pour l'informer de la

situation.

Quatre jours plus tard, le 26 octobre 1892, Scheerlinck est à N'goï, à temps pour organiser la défense. Il apprend que les Arabes comptent traverser le Lomami en trois points. Il ne dispose pour les empêcher que de trois Blancs, de 130 soldats et de 1.000 auxiliaires indigènes.

Le 29 octobre, il reçoit une nouvelle lettre de De Bruyne. Sefu, confiant dans sa force, ordonne à Scheerlinck de venir dans son camp pour y apprendre ses conditions. C'est un guet-apens évident. Scheerlinck refuse et menace à son tour le chef arabe de la vengeance des Blancs. Il n'arrive pas à l'intimider, mais il gagne du temps, sachant l'arrivée prochaine de Dhanis. Quelques jours s'écoulent encore, puis, le 14 novembre, à 3 heures du soir, troisième et dernière lettre de De Bruyne, lui annonçant qu'il n'est plus qu'à trois heures du Lomami avec un parti de 200 à 300 Arabes et qu'on le force à aller le lendemain à la rivière pour faire connaître de vive voix à Scheerlinck les ordres de Sefu. Celui-ci, trop paresseux ou trop lâche, se dérobe et reste des journées entières vautré sur ses nattes à l'abri de sa tente.

C'est le jour suivant, 15 novembre 1892, qu'eut lieu, sur les rives du Lomami, large à cet endroit de 90 mètres, l' entrevue historique qui a immortalisé le nom du sergent De Bruyne. Scheerlinck avait pris toutes ses dispositions pour sauver l'infortuné. Laissant quelques soldats en évidence, il avait dissimulé ses meilleurs tireurs dans les roseaux bordant la rive gauche. Il avait la conviction que Lippens était mort, ayant reçu, dès le 6 octobre, la nouvelle qu'il était malade et à toute extrémité. « Mon pauvre ami », cria-t-il à De Bruyne, « Lippens n'est plus en vie. Mes hommes tiennent vos gardiens au bout de leurs fusils. Nous allons mettre une pirogue à l'eau sous prétexte de porter un message pour le sultan. Dès qu'elle approchera, puisque vous savez nager, jetez-vous à l'eau. Elle vous recueillera. N'hésitez pas. Songez au sort de Hodister et de Michiels qui vous attend. » Le Dr Hinde joint ses instances à celles de Scheerlinck. Près de deux heures s'écoulent. De Bruyne reste inébranlable. « Je ne peux abandonner mon chef », déclare-t-il. « Les Arabes m'affirment qu'il est toujours vivant. S'il vient à mourir, je chercherai à fuir. Donnez-moi une boussole pour que je puisse alors m'orienter. » Mais la surveillance de ses gardiens empêche de lui donner cette satisfaction et il finit par retourner vers eux avec un geste de désespoir. Quelques jours après, il devait être massacré en même temps que Lippens.

Scheerlinck ne pouvait alors, avec le peu d'hommes dont il disposait, que se cramponner à la rive devant un ennemi très supérieur en nombre, mais que sa résolution intimidait. Dhanis accourrait à marches forcées. Le 16 novembre, il était à Kolomoni. Les 22 et 23 son avant-garde, sous les ordres de Michaux, atteignait le Lomami en amont de N'Gandu, en un point où les Arabes cherchaient à le traverser. Un combat acharné s'engage, dans lequel le sergent monovron Albert Frees, avec 45 hommes accourus de N'goï, se distingue particulièrement. Le 25 le passage est forcé et l'ennemi se retire en déroute.

Quant à Scheerlinck, qui passe la rivière le 26 avec l'arrière-garde, il est spécialement chargé par Dhanis de battre l'estrade pour procurer des vivres à la colonne, en route vers Nyangwe. Il faut aussi réduire les derniers chefs noirs restés fidèles aux Arabes, opération qui est confiée à Michaux. On occupe successivement Dibwe, puis Lusuna, où les Arabes tentent de résister sans succès.

La route de Nyangwe paraît ouverte, et Gongo, avec ses guerriers, se fait fort d'y arriver le premier. Mais il se fait battre par Munié Pembe, fils de Munié Mohara, dont les agissements commencent à inquié-

le plus redoutable des chefs arabes de la région, et il faut l'arrivée des Blancs pour rétablir la situation. L'année 1892 s'achève et c'est le 31 décembre que les troupes de l'Etat fêtent leur victoire sur le champ de bataille.

Dans les dernières opérations, Scheerlinck n'a joué qu'un rôle de second plan. Cependant, le 8 janvier, alors qu'il s'approche du Lualaba, il voit s'allumer des feux sur les hauteurs et entend une fusillade lointaine où il croit reconnaître des salves de fusil rayé. C'est Munié Mohara lui-même qui a passé le fleuve depuis cinq jours et qui vient de surprendre la petite troupe du sergent Cassart, détachée de l'expédition Delcommune à son retour du Katanga par N'Gandu. Scheerlinck rallie son monde et se précipite au pas gymnastique. En cours de route il est rejoint par Michaux, de Wouters et 200 irréguliers de Gongo Lutete. La fusillade a cessé. On passe la Moïdi sur un pont de singes, on contourne une colline et brusquement, de l'autre côté, on découvre l'armée arabe rangée en ordre de bataille avec les étendards du Prophète flottant au vent. Elle forme un immense rectangle appuyé sur des croupes montagneuses. Sans se laisser déconcerter, nos faibles troupes s'avancent vers ce rempart vivant et, arrivées à cent mètres, chargent à la bayonnette. Quelques minutes plus tard tout était emporté. Munié Mohara, blessé le matin par Cassart, qui était parvenu à s'échapper, était massacré sur place.

Reprenant leur marche en avant, les vainqueurs étaient le 21 janvier en vue de Nyangwe, dont les séparait cependant encore toute la largeur du Lualaba. Pour s'en emparer il fallait d'abord franchir le fleuve, malgré la pénurie d'embarcations et le feu continu des Arabes. Scheerlinck fut chargé par Dhanis de rassembler les pirogues que les Wagenias, pêcheurs riverains, avaient dissimulées. Les Wagenias savaient, de leur côté, que la place, battue par le canon de Dhanis, était à bout de résistance. Le 2 mars, à 2 heures du matin, ils apprennent à Scheerlinck qu'elle vient d'être évacuée et, seulement alors, mettent à sa disposition tous leurs moyens de transport. Scheerlinck rejoint Dhanis le 4 et, immédiatement, l'armée traverse le fleuve et fait son entrée dans Nyangwe.

Les Arabes tiennent toujours leur principal repaire, Kasongo, ville de 50.000 âmes, qu'ils sont en train de fortifier en prévision d'une attaque. C'est là qu'ils ont assassiné Lippens et De Bruyne. Le 7 mars, se trouvant sur la rive en face de Nyangwe, Scheerlinck voit arriver une pirogue arborant le pavillon de l'Etat. Dans cette pirogue se trouve le boy de Lippens qui vient, de la part de Sefu, rapporter aux Blancs divers effets ayant appartenu à son maître.

Dhanis, ayant reçu des renforts de Lusambo, se met en marche le 17 mars et, le 21, prend position à trois lieues au Nord-Ouest de Kasongo. Un coup de main heureux de Doorme sur le boma de Said ben Abedi, non encore achevé, surprend les Arabes et amène la chute presque immédiate de la ville. Un des premiers soins des vainqueurs est de rechercher les corps de Lippens et de De Bruyne et de leur rendre les honneurs suprêmes.

Le 2 juin, pour ménager les vivres, Gongo Lutete est renvoyé avec ses contingents vers le Lomami. Scheerlinck, pour qui les longues stations étaient funestes, est atteint d'un grave accès de fièvre qui le met à deux doigts de la mort et dont il ne se relève qu'à la fin de juillet. Il doit renoncer à accompagner l'expédition vers Kabambare et le Tanganyika. Il est du reste à la fin de son terme. Dhanis le charge de ramener vers Lusambo un important convoi de prisonniers et de butin. En outre, on lui confie le soin de surveiller Gongo Lutete, dont les agissements commencent à inquié-

ter sérieusement l'autorité. Depuis qu'il a été licencié, Gongo se livre à des atrocités, incendie des villages et va jusqu'à menacer les agents de l'Etat. Lorsqu'il arrive à N'Gandu, Scheerlinck apprend que Duchesne, ne se sentant plus en sécurité, vient d'arrêter le chef noir. Un conseil de guerre est réuni, que Scheerlinck préside, avec Duchesne et Lange comme assesseurs. Les débats durent deux jours. Gongo y est notamment convaincu d'avoir brûlé vives sa mère et ses sœurs. Il est condamné à mort et fusillé le 15 septembre 1893.

L'opportunité de l'exécution de Gongo a été contestée. Sans doute se justifiait-elle par les crimes qu'il avait commis et par la nouvelle révolte qu'il préparait probablement. Elle n'en est pas moins considérée comme inadmissible à l'égard de celui qui s'était montré pendant longtemps notre fidèle allié. Ce fut probablement aussi une erreur politique, car le prestige de Gongo était encore grand auprès des populations indigènes. On y a vu la cause initiale de la révolte militaire des Batetelas, peuplade dont il était issu.

Scheerlinck quitta N'Gandu le 13 octobre. Le 20 il arrivait à Lusambo, cinq jours après le départ du steamer qu'il devait prendre pour rentrer à Léopoldville. Il se mit alors à la disposition de Paul Le Marien, qu'il accompagnait dans un raid contre les Bakubas insurgés, vers Luebo et Luluabourg. Rentré à Lusambo, il y reçut la nouvelle de l'écrasement définitif des Arabes sous les efforts combinés de Dhanis et de Ponthier. La tâche à laquelle il avait brillamment participé était achevée. Il pouvait, enfin, rentrer en Europe. Il y arriva le 15 avril 1894, huit mois et douze jours après l'expiration de son terme d'engagement.

La vie militaire à laquelle il était désormais rendu était trop monotone pour un homme de la trempe de Scheerlinck. L'Afrique l'attirait invinciblement. En août 1899 il y retourne comme directeur de la Société Commerciale et Agricole de l'Alima. L'Alima, affluent du Congo, qui coule en territoire français et débouche sur sa rive droite entre les confluents de la Sanga et du Kasai, était connu depuis 1883, année où le Dr Ballay l'avait le premier descendu en canonnière depuis Diele jusqu'au Congo. Plusieurs postes et missions étaient échelonnés le long de son cours à l'époque où Scheerlinck y fut envoyé. Mais c'est à lui seul qu'on doit la reconnaissance du principal affluent de droite, la Puma, qu'il remonta sur une longueur de 120 kilomètres. Ses levés ont permis de raccorder la tête et le confluent de cette rivière torrentueuse,

seuls points sur lesquels on possédait avant lui des indications. Il reconnut aussi les sources de l'Alima. Dans une vaste région, jusqu'alors inconnue, il découvrit des villages et établit des relations commerciales avec les indigènes.

Il revient en Belgique à la fin de 1902 et n'y reste que peu de temps. En octobre 1903 il repart comme inspecteur de la Compagnie du Kasai. Ce troisième séjour en Afrique s'achève en septembre 1906. Enfin, en novembre 1907 et jusqu'en juillet 1909, nous voyons Scheerlinck reprendre ses inspections pour le compte de la Compagnie du Kasai. Les fonctions itinérantes qu'il remplissait ainsi étaient bien dans le goût de cet infatigable voyageur. Ses déplacements durent être très nombreux. On le trouve, par exemple, à la fin de 1908 aux environs du lac Dilolo, alors très loin de toute voie fréquentée. Lorsqu'il rentra en Europe, le 10 août 1909, ce fut sur le même bateau que le prince Albert, qui venait d'achever un tour d'Afrique précédent de peu son accession au trône.

En Belgique, Scheerlinck s'était fixé près d'Anvers, à Berchem. Lorsque la mort vint l'y surprendre, le 4 octobre 1910, il était capitaine en second de réserve à son ancien régiment du 7^e de ligne. Il était décoré de l'Ordre Royal du Lion, de l'Etoile de Service, des Médailles de la Campagne arabe et commémorative du règne de Léopold II. Le nouveau Roi, qui avait appris à le connaître, l'avait en particulière estimé et adressa à sa famille des condoléances personnelles. Une nombreuse assistance, où se rencontraient beaucoup de personnalités militaires et coloniales, suivit les obsèques de celui dont la mémoire restera pour toujours associée à l'épisode le plus émouvant de notre histoire coloniale.

20 janvier 1947.

R. Cambier.

Belgique militaire, 2 décembre 1894, 3 mars 1895. — *Mouvement antiesclavagiste*, 1893-1894, p. 200. — Hunde, Sydney, Langford, *La chute de la domination des Arabes du Congo*, Bruxelles, 1897, pp. 58, 60, 68, 72, 79, 83, 103, 157. — Chapeaux, Alb., *Le Congo*, Bruxelles, 1894, pp. 294-299, 302, 315. — Michaux, Comm., *Carnet de campagne*, Namur, 1913, p. 180. — *Mouvement géographique*, 1903, p. 151 (avec carte). — Weber, Cpt., *Campagne arabe*, Bruxelles, p. 11. — *Bulletin des Sciences militaires*, octobre 1930, pp. 18, 19. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*, Tamines, 1927, pp. 71, 89-91, 106. — Masoin, Fr., *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, 1913. — Lejeune, L., *Vieux Congo*, Bruxelles, 1930, pp. 98, 102, 117. — *Registre matricule*, feuillet 611.